



UNE LOGE D'ARTISTES AUX VARIETES LYRIQUES

• • • • • par Jeanne THUOT

LES secrets des coulisses, les mystères des loges, le truc des décors, la magie du maquillage, tout a été révélé par les revues et surtout par le cinéma.

Le domaine de l'artiste, autrefois presque inviolable, sa loge, où il vivait ses personnages, où, dans le secret, caché à tous les yeux, il opérait ses métamorphoses, où il souffrait, où il aimait, où il triomphait, ce domaine ne lui appartient plus en propre.

Les plus indifférents connaissent ses intimes pensées; ses réactions ont été livrées à la curiosité des foules, son art a été disséqué, analysé, photographié sous tous les angles.

Notre vie moderne, matérielle et réaliste veut la vérité; la légende et le conte ne lui suffisent plus, elle veut pénétrer partout, même en profanant, s'il le faut.

Les coulisses des Variétés Lyriques, pas plus que les autres, ne furent épargnées et l'on sait que l'envers de leur décor est calme et serein, empreint de l'esprit méthodique, réfléchi de M. Charles Goulet, de son sens artistique et de sa volonté bien arrêtée d'une collaboration étroite entre tous les éléments de cette organisation dont nous pouvons être fiers.

Quand je demandai à M. Goulet l'autorisation de passer une soirée dans l'une des loges d'artistes du Monument National, un soir de représentation de *La fille du régiment*, il acquiesça immédiatement, sachant bien que mon caprice ne visait qu'à servir la bonne cause. Mais je ne suis pas très sûre qu'il accorderait cette permission à une sollicitation dictée par la seule curiosité ou par une simple fantaisie.

En pénétrant dans cette pièce trop étroite, qui doit loger les interprètes féminines des Variétés, pas mieux partagées que les hommes, à cet égard, je songeai qu'un théâtre national avec loges spacieuses et confortables pour chacun des artistes ne serait vraiment pas de trop à Montréal.

Il y avait là Mme Carmen Morenoff, artiste chorégraphique bien connue, Mlle Pierrette Alarie, notre jeune compatriote qu'on applaudit avec tant de chaleur la semaine dernière, Mme Elizabeth Grenier, habilleuse des Variétés, Mlle R. Côté, coiffeuse et enfin, Mme Jeanne Maubourg, la merveilleuse artiste que nous aimons et que nous admirons tous.

Que lui ai-je dit, quelles furent ses premières paroles? Je n'en sais rien. Une émotion profonde m'envahit devant cette femme qui incarne l'art dans tout ce qu'il a de plus vrai, de plus grand et de plus parfait.

Si elle personnifiait ce soir-là la marquise de Berkenfield, Mme Maubourg n'avait plus rien à ce moment de l'arrogance de son rôle.

Très tôt ressaisie, je lui rappelai les sentiments d'affection et d'appréciation de mes compatriotes, je la remerciai d'avoir été avec son mari M. Roberval, des maîtres qui font école, des maîtres qui, avec tant de science et d'autorité ont enseigné à un nombre infini d'élèves, formé plusieurs artistes de la "garde montante" et maintenu, bien vivace, l'amour de l'art au Canada français.

"Depuis trente ans", murmura-t-elle, "comme c'est loin!" La France la réclame, on l'attend là-bas. Il tarde à Mme Maubourg de revoir des pays chers à son coeur, elle hésite cependant. — Vous nous reviendrez, n'est-ce pas? — Deux tombes aimées me retiennent, répondit-elle, très bas. Sa mère et son mari dorment au cimetière du Mont-Royal.

Une exclamation de Pierrette nous rappela à la réalité: "Mon oncle Ernest!" Oui, c'était M. Loïselle, venu saluer ses "vieux amis" qu'il n'avait pas vus depuis longtemps.

Dans une loge d'artistes, les conversations commencent sans jamais voir la fin. Ce ne sont qu'allées et venues. M. Lionel Daunais qui joue Sulpice, toujours splendide comédien, vient taquiner Pierrette. M. Léopold Simoneau, jeune ténor aussi sympathique qu'agréable à entendre, demande des pastilles pour la gorge.

Sans s'en douter, M. Georges Toupin, (ce brave Hortensius), interromp Mlle Morenoff qui nous parle de la France douloureuse, de la fière et belle France, brûlée, saccaquée, mutilée, belle quand même, plus belle encore de ses blessures.

"Rataplan, rataplan, rataplan", chantent les chœurs sur la scène. En se poudrant le nez, Pierrette y ajoute sa voix pure et veloutée; par des mouvements de tête, Mme Maubourg rythme l'entraînante marche et mange une pêche aussi rapidement qu'elle a avalé le sandwich qui lui servit de dîner, entre son rôle de Mme Velder à la radio et celui de la marquise de Berkenfield, aux Variétés.

C'est son tour, avec Sulpice et Marie, dans la scène tellement amusante de la romance chantée par cette dernière. Les choristes se pressent dans les coulisses pour voir et entendre.

J'aperçois M. Charles Goulet assis dans un fauteuil, en arrière d'un décor. Il regarde mélancoliquement le bout de ses souliers, d'un beau jaune clair, bien cirés, tout reluisants, mais de toute évidence beaucoup trop larges et trop longs. Mon étonnement l'amuse. "Un choriste est arrivé avec ces chaussures", explique-t-il. "Vous voyez ça sur le plateau? Alors, je lui ai prêté les miennes..." Ouais, eh ben! L'autre doit être dans ses petits souliers.

Propos puérils, gestes routiniers, évocations du passé, projets d'avenir, tout se rencontre, tout se croise dans ces loges si simples en apparence, pourtant imprégnées d'une vie intense et fiévreuse, marquées d'inquiétudes et de joies, de découragements et d'espoirs, d'ambitions et de succès, de cette vie magnifique de l'art sous toutes ses formes, peut-être la seule vraie.